

MARC TORRES

# **ANAPIKA**

Roman



Marc Torres

Anapika

© Marc Torres, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9191-6

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Du même auteur :**

« La Cité sans Aiguilles », Editions Viviane Hamy, 2014

Illustration © Myriam Bouillo, 2021

## 1.

### Quais de Marseille, terminal Sud – 28 avril

— Mes respects, mon lieutenant. Sergent Kerrenaz, à vos ordres !

Le lieutenant : cheveux clairs, yeux clairs aussi, visage quasiment imberbe, vingt-deux ou vingt-trois ans maximum. Plutôt du mal à remplir sa chemise, avec sa carrure fluette.

Le sergent : encore plus jeune que son supérieur, mais plus massif et plus grand que la moyenne. Une allure de paysan solide déguisé en soldat.

— Rompez, sergent, rompez. Il y a longtemps que vous êtes là ?

— Une heure, mon lieutenant. On a dormi à la caserne, c'est à deux pas d'ici.

Le lieutenant Antonin Fage prit un air concentré. Qu'était-il censé dire, maintenant ? C'était la première fois qu'il exerçait un commandement. Un vrai, pas un exercice comme ils en faisaient à l'école des officiers. Il savait que les premières heures étaient les plus importantes, celles où ses hommes allaient se faire leur opinion sur lui, et ne plus la lâcher facilement.

Kerrenaz attendait la suite avec autant de gêne que lui. Pour lui aussi, c'était la première mission.

— Allons voir les hommes, proposa Fage.

Bonne idée, ça. On bougeait et on n'avait pas besoin de parler.

La lumière du soleil encore bas scintillait sur les eaux du port, envoyant des reflets fugaces contre les façades décrépies des vieux docks. Beaucoup de navires dormaient encore, goélettes fringantes, vapeurs aux coques écaillées, chalutiers chargés de casiers et de filets tout rapiécés. De l'autre côté de la darse, la silhouette d'un transatlantique écrasait le port de sa présence dédaigneuse.

L'escouade attendait le long d'un mur de soutènement couvert de lichens orangés. Une quarantaine d'hommes, assis au milieu des cordages et des flotteurs alourdis d'algues sèches. En apercevant le lieutenant, ils se levèrent en hâte pour former la ligne réglementaire.

— Garde-à-vous ! intima Kerrenaz d'une voix un peu trop perchée.

Fage se racla la gorge pour se donner une contenance. Les mains derrière le dos, il attendit qu'ils aient tous trouvé leur place – ajusté le képi, remis le fusil sur l'épaule, attaché le dernier bouton de la vareuse – pour les passer en revue.

Des gosses !

Quarante ou cinquante clones d'une copie conforme : les mêmes traits poupins, le même menton lisse, les mêmes yeux perdus qui tentaient désespérément – pitoyablement ? – de paraître féroces. N'eut été leur bel uniforme, on les aurait pris pour des écoliers. À Paris, le général Durrieux ne l'avait pas prévenu que sa compagnie serait encore plus jeune que lui.

— Repos !

Les torsos des gosses déguisés en soldat se dégonflèrent.

— Combien d'hommes, sergent ?

— Quarante-huit, mon lieutenant. Avec moi.

— Le général Durrieux m'avait parlé de deux sections. Où est la deuxième ?

— Je l'ignore, mon lieutenant. Je n'étais pas au courant qu'il devait y en avoir une deuxième.

— Laissez tomber le « mon lieutenant » à tout bout de champ, Kerrenaz ! Sinon on ne va jamais s'en sortir !

Kerrenaz inclina la tête avec un sourire forcé, tandis que Fage se retournait vers les hommes.

— Rompez ! Vous pouvez vous mettre à l'aise, le temps qu'on embarque !

Murmures de soulagement parmi les soldats.

— Je me suis renseigné en attendant, l'informa Kerrenaz pendant que les hommes retournaient s'asseoir : on doit prendre ce bateau. – Il en désignait un, amarré quelques dizaines de mètres plus loin, derrière un chalutier à la coque écarlate –. Mais le capitaine m'a dit qu'il devait d'abord charger une cargaison. Il nous fera signe quand on pourra monter.

— Il a dit combien de temps ça prendrait ?

— Il a dit plusieurs heures, mais il n'a pas dit combien.

Un cargo de taille moyenne. « L'Arctus ». Ni plus ni moins remarquable que les autres. Des cheminées noircies par les fumées, des bastingages déformés par endroits, quelques taches de rouille parsemées sur sa coque vaguement blanche, mais pas de la rouille inquiétante, plutôt de celle qui fait dire qu'on se trouve confié à des mains d'expérience.

Les bateaux, c'était comme les visages, songea Fage en observant les joues trop lisses de ses hommes : on se sentait davantage en confiance lorsqu'ils étaient marqués par les épreuves déjà surmontées.

— Vous n'avez pas repéré un troquet, où on pourrait attendre ?

— Celui du port est fermé. C'est pas de bol, ils sont en travaux.

Fage réprima un bâillement. Il tombait de sommeil. Le train-couche qui l'avait amené depuis Paris devait dater de la guerre de Crimée. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, projeté contre la cloison à chaque coup de frein, piqué par les ressorts grinçants, assourdi par les ronflements des autres voyageurs. Laroche-Migennes, Corgoloin, La Coucourde, Rognac... Il aurait pu réciter les yeux fermés toute la géographie du réseau PLM, ce matin.

Domage pour le café, ça lui aurait fait du bien.

Il dégrafa sa veste et s'assit sur une vieille cantine rouillée. Le soleil commençait à cogner. Les soldats avaient repris leurs occupations. Jeux de cartes et de dés. Lecture. Quelques-uns s'étaient allongés, les yeux fermés. Certains avaient débouonné leur col, d'autres fait bouffer la chemise pour avoir moins chaud. Il allait falloir qu'ils s'habituent très vite à la chaleur, là-bas : en comparaison, ici, c'était l'Antarctique...

Il était quatorze heures passées quand le capitaine descendit enfin sur le quai et se dirigea vers leur groupe. Fage rajusta son uniforme et se porta à sa rencontre.

— C'est vous, que je dois embarquer ? Alors faites monter vos hommes, on va appareiller !

Pendant que Kerrenaz s'occupait de l'opération, l'officier resta au pied de la passerelle en compagnie de Fage. Tout en surveillant la manœuvre, le lieutenant gardait un œil sur le bout du quai, dans l'espoir de voir surgir les retardataires.

— Il devait y avoir un deuxième groupe. Vous n’avez pas eu de nouvelles, par hasard ?

— Aucune. Vous savez, moi, l’armée, elle me paye, – très mal, d’ailleurs –, elle me donne un horaire, et c’est tout.

Le capitaine ronchonna au souvenir du peu d’argent qu’il touchait. Puis, en se radoucissant :

— C’est leur première mission, hein ? – Fage acquiesça de mauvaise grâce –. Et pour vous aussi, c’est votre première, hein ?

Nouvel hochement de tête maussade. Eh bien oui, il était jeune. Et alors ? Comme s’il avait senti sa gêne, le capitaine grogna amicalement.

— Bah, vous verrez, on vieillit vite, dans ce métier.



## 2.

### Une voix qui se rappelle avec émotion

J'aimais Anapika.

Je ne le savais pas encore, parce que nous étions trop jeunes pour cela.

Anapika, mon frère et moi : trois bambins en train de nous poursuivre dans les rues de poussière de Mumbala. Trois tornades insouciantes dévalant en riant les pentes de la ville jusqu'aux berges de l'Uwango, sourds aux remontrances des passants que nous bousculions au passage.

Nous foncions à perdre haleine sous le soleil de plomb. Elle courait vite, pour une princesse... J'aimais son rire lorsque nous la rattrapions, à bout de souffle.

— C'est moi qui l'ai touchée le premier !

— Non, c'est moi. J'ai gagné !

— Tu as triché, tu m'as poussé !

Elle en profitait pour s'enfuir pendant que nous nous disputions, et nous devions nous remettre à courir derrière elle.

L'Uwango séparait Mumbala en deux. Un grand fleuve large et tranquille, qui coulait au milieu de la ville d'un air indifférent. Ses rives étaient bordées de joncs et de longues plages de graviers noirs. Un grand pont de bois l'enjambait. À l'est le royaume du Malingua, à l'ouest celui des Monts-de-Sable. Longtemps, les deux royaumes s'étaient fait la guerre, mais à présent leurs rois avaient fait la paix et l'on passait d'une rive à l'autre de l'Uwango sans s'en apercevoir.

La ville entière était notre terrain de jeux. Nous en connaissions les moindres recoins.

— Tu viens, Anapika ? On va pêcher des poissons-ciel ! Y en a plein de l'autre côté, sous le lavoir !

— C'est pour les vieux, la pêche ! rouspétait mon frère. Vous voulez pas aller plonger de la cascade, plutôt ?

— Oh, c'est bon, les garçons, ne vous disputez pas ! On va d'abord pêcher

quelques poissons, et ensuite on ira à la cascade. D'accord ?

Toute petite, déjà, on ne pouvait rien refuser à Anapika.

Quand nous avons pêché et plongé depuis la cascade, nous nous reposions un instant au bord de l'Uwango, les pieds qui trempaient dans l'eau fraîche, jouant à nous éclabousser. Avant que mon frère ne nous pousse déjà à repartir, car il ne tenait jamais très longtemps en place.

— Allez, le premier au Palais a gagné !

Gagné quoi ? Nous ne l'avons jamais su. L'amour d'Anapika ? Même dans nos cœurs d'enfants, il n'existait pas de plus beau trésor, alors nous galopions jusqu'en haut de la colline comme si notre vie en dépendait, jouant des coudes pour arriver là-haut en vainqueur.

Le rire d'Anapika ne s'éteignait jamais. Pour un papillon qui s'envolait devant elle, l'un de nous qui glissait sur un rocher humide, ou le fleuve qui lançait des étoiles sous le soleil du soir...

Nous étions des enfants et elle m'avait déjà conquis.